

Tribune

Violences contre les enfants : « Apporter de l'aide à Matzneff a longtemps servi la réputation d'élus »

vendredi 21 août 2020, par [KORMAN Cloé](#) (Date de rédaction antérieure : 30 juillet 2020).

Dans l'affaire Matzneff, certains élus ont cherché à accroître leur capital politique en s'affichant aux côtés de l'auteur, aujourd'hui accusé de viols sur mineurs. Leur disgrâce n'est pas injuste, affirme l'écrivaine, dans une tribune au « Monde ».

Sommaire

- [Parler d'ordre moral est \(...\)](#)
- [Hypocrisie](#)

En 2015 est sorti un film magnifique, sobre comme ses personnages, *Spotlight*, qui raconte comment une équipe de journalistes d'investigation du *Boston Globe* a mené une enquête sur des prêtres pédophiles ayant fait des centaines de victimes dans leur ville, au vu et au su de la hiérarchie ecclésiastique, de la police et de la justice, et ce à partir de la fin des années 1970. Conduite au tournant des années 2000, l'enquête qui est dépeinte par le réalisateur Tom McCarthy n'est pas seulement difficile à mener, elle l'est aussi et surtout à publier : des amis, des alliés, vont se retrouver exposés pour ces crimes, ou pour leur absence de réaction devant ces crimes. Il y a vers le milieu du film un échange saisissant entre deux journalistes, à propos du proverbe « *It takes a village to raise a child* » (« pour élever un enfant, il faut tout un village ») dont ils sont en train de découvrir l'envers cauchemardesque : « *It takes a village to molest one* » (« il faut aussi tout un village pour abuser de lui. »)

Il faut des silences, des complicités, des tolérances, des indifférences. Dans l'affaire Gabriel Matzneff, l'effort collectif est encore plus remarquable puisque l'écrivain a non seulement revendiqué ses actes, mais qu'il en a fait son fonds de commerce, dès 1974 et la parution des *Moins de seize ans* (Julliard). D'après ses propres mots dans ce livre, il aime les jeunes gens à partir de 10 ans, alors qu'il en a déjà 38. L'idée qu'on ne savait pas qui était Gabriel Matzneff, qui on aidait quand on l'aidait, est obsolète à partir de 1974, quand il commence à publier ses récits pédophiles autobiographiques.

Parler d'ordre moral est assez consternant

En 1987, treize ans plus tard, il trouve sur son chemin des mécènes pour lui payer ses notes d'hôtel. En 2002, il obtient que le Centre national du livre lui accorde une sorte de pension de retraite définitive. Ceux qui signent les chèques ne sont pas les mêmes que ceux qui accordent les subventions, qui ne sont pas les mêmes que ceux qui l'invitent à la télévision, etc. – ceci car « il faut

tout un village ».

En 2020, une enquête de Mediapart et du *New York Times* met en cause Christophe Girard comme acteur de ce soutien financier, d'abord en tant que secrétaire général de la maison Yves Saint Laurent dont il signait les chèques, puis pour une lettre de soutien qu'il a signée alors qu'il était déjà adjoit à la culture à la Mairie de Paris.

Suite aux pressions de militantes féministes et écologistes, Christophe Girard vient de choisir de démissionner de ce poste qu'il a si longtemps occupé. Certains voient dans cette démission une injustice, invoquent une atmosphère de « tribunal populaire » ainsi que « d'ordre moral ». Parler d'ordre moral est assez consternant.

L'ordre moral désigne le mouvement politique qui a suivi la Commune de Paris et encouragé la piété catholique en France, l'édification du Sacré-Cœur, le maintien des femmes à la maison, à des fonctions reproductives et domestiques. Historiquement, l'ordre moral, c'est exactement le contraire de ce à quoi aspirent les militantes féministes, qu'elles soient lesbiennes militantes soi-disant « hystériques » ou plus modérées.

A moins que cette expression ait changé de sens et que l'ordre moral désigne désormais un monde où l'on ne peut plus violer tranquillement les enfants, ou les femmes de ménage, ou les prostituées, sans que cela fasse de vagues, à moins que l'ordre moral, ce soit quand on ne peut plus préserver le bien-être libidinal de certains au détriment de tous les autres. L'ordre moral, dans ce cas, ne serait peut-être plus ce qu'il était.

Hypocrisie

Quant à l'idée que Christophe Girard serait victime d'une exécution publique, injuste, arbitraire, parce que sa situation ne relève pas de la justice judiciaire mais « uniquement » de l'opinion publique, elle me paraît d'une incroyable tartufferie.

Faire face à l'opinion publique et tenir compte de ses attentes, c'est la base du métier de politique. Acquérir du capital symbolique en parrainant des événements, en affichant telle ou telle amitié, en étant capable de mobiliser tel ou tel réseau professionnel ou social, c'est le quotidien de ce travail.

Dans le cas Gabriel Matzneff, l'hypocrisie va même au-delà. Il y avait sans doute plus que Matzneff dans Matzneff : lui apporter de l'aide a représenté, pendant des années, une opération réputationnelle qui allait au-delà de l'écrivain - ça a été chic, provoquant, et à sa façon, utile à ceux qui le faisaient. Aider Matzneff ou ne pas s'opposer à ce qu'il soit aidé a été le signe d'une audace morale, d'un « pas froid aux yeux » permettant de faire plaisir au sein d'une certaine élite. Si cette opération réputationnelle a pu être bénéficiaire à une époque, il n'est pas injuste que, le public ayant changé, les attentes morales ayant évolué, le seuil de tolérance aux violences sexistes et sexuelles commençant enfin à s'abaisser, la même opération puisse aujourd'hui tourner au fiasco.

Il faut bien rappeler que Vanessa Springora, en publiant son livre, n'a pas révélé les actions de Gabriel Matzneff. En parlant de sa douleur redoublée par l'indifférence, par l'absence d'aide qui l'a entourée, ce livre est une révélation non des faits, mais de l'aveuglement devant les faits. En ce sens, son titre a eu le génie d'inscrire dans le débat public français un double sens très opérant du mot « consentement » : c'est-à-dire le « oui » ambivalent de la victime, d'un côté, et de l'autre tout un bruissement de « oui » - oui pour un chèque, oui pour un coup de main, oui pour un déjeuner, tous ces oui de l'absence de courage, ces oui qui coûtent moins cher à une carrière que de dire « non » à un allié ou un patron.

Pour un homme politique, dont c'est le métier de gérer son capital symbolique, l'exposition publique de ses sympathies et de ses valeurs, c'est une disgrâce normale de tomber pour un « oui » de trop.

Cloé Korman (écrivaine)

P.-S.

- Le Monde. Publié le 30 juillet 2020 à 01h07 - Mis à jour le 30 juillet 2020 à 09h29 : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/07/30/apporter-de-l-aide-a-matzneff-a-longtemps-servi-la-reputation-d-elus_6047651_3232.html
- Cloé Korman est lauréate du prix Inter en 2010 pour son premier roman « Les Hommes-Couleurs », (Seuil, 2010). Elle vient de faire paraître « Tu ressembles à une juive », (Seuil, 108 p., 12 €).